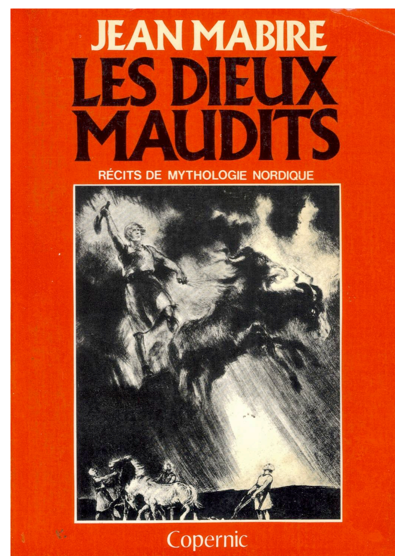
Source : Eléments N°27 – Hiver 1978



La mythologie nordique a toujours occupé une place prépondérante dans l'œuvre de Jean Mabire. L'un de ses derniers livres, « Thulé », évoquait la quête de ceux qui, depuis l'Antiquité, ont été fascinés par le blanc soleil des Hyperboréens. Jean Mabire explique ici les raisons qui l'ont poussé à écrire « Les dieux maudits » (Copernic) et à se faire le chroniqueur fidèle des dieux et des héros du nord de l'Europe.

À la rencontre des dieux maudits

Pourquoi ne pas l'avouer ? Je me suis résolu à écrire ce petit livre parce que j'avais grande envie de le lire. Il n'existait rien de tel en langue française : une sorte de *Que sais-je* de la mythologie nordique. Guère plus de deux cents pages et un peu d'ordre dans ces récits décousus et parfois contradictoires. Cet ouvrage a donc été d'abord composé comme mon propre « pense-dieux ». Je voulais en faire une sorte d'aide-mémoire élémentaire pour éclairer tant de ténèbres.

Ténèbres au milieu desquelles j'ai longuement vagabondé, la torche à la main, telles héros de Jules Verne dans les méandres souterrains de la lointaine Islande, bien certain de découvrir comme eux le secret des runes au terme de ce *Voyage au centre de la foi...* Dissiper les nuages qui obscurcissent le ciel, c'est parfois s'enfoncer dans les entrailles de la terre et de l'Histoire. Interroger la mémoire la plus longue.

Que l'on se rassure : je ne suis point spécialiste et encore moins universitaire. Pour évoquer nos dieux, je n'ai d'autres titres, que l'espérance et la fidélité - poussées au point de devenir hantises et vertus théologales d'un paganisme enfin naturel.



S'il est un livre que je me devais d'écrire, c'est bien celui-ci. Normand d'origine et de passion, fondateur de la revue *Viking,* collaborateur de *Heimdal* ou de *Haro* qui en ont repris le flambeau, auteur d'une histoire des Normands et d'une épopée des Vikings, chroniqueur des explorations polaires, familier des Sagas du moins celles traduites en français - pélerin fervent du soleil hyperboréen de *l'ultima Thulé,* navigateur dont le compas sentimental s'obstine depuis quelques décennies à toujours marquer le Nord, il me fallait rendre aux dieux d'Asgard la vie qu'ils m'avaient naguère offerte. Je rêvais depuis longtemps de restituer leurs périples, afin de les rendre familiers et populaires, comme il sied à des dieux de notre clan.

Dans cette entreprise, toute érudition me semble inutile. Ce qui importe, ce sont les couleurs et les gestes. Donner à voir importe plus que donner à croire. Je ne vais pas jouer au savant que je ne suis pas. Le *Futhark* runique ne me sert pas d'alphabet clandestin. Je ne veux être qu'un amateur. Mais passionné et fureteur, inlassable comme ce Ratatosk, qui ne cesse de courir des branches aux racines d'Ygdrasil, pour attiser l'éternel combat de l'aigle et du serpent.

C'est un fait. La mythologie nordique s'enveloppe de cette brume tenace et glacée, que les marins appellent la crasse, et qui évoque tout de suite les vaisseaux éventrés. Il existe d'innombrables ouvrages popularisant les grands thèmes de la mythologie des Grecs et des Romains. Familiarisés dès l'école avec les dieux et les déesses de l'Olympe, nous retrouvons leurs traits figés dans le marbre des musées. Ils restent des symboles évidents, à défaut d'être encore des divinités tutélaires. Mais cette lumière, dont

resplendit la tradition « classique », n'en rend que plus ténébreuse l'ombre qui entoure le légendaire « barbare ». Cette opposition, soigneusement entretenue par des cuistres, n'a pas peu contribué à défigurer un héritage qui reste à la fois méconnu et rejeté. Maudits, nos dieux l'ont été tout autant par les missionnaires de l'évangélisation que par les pédagogues de la latinité, séduits par le mythe de *l'Ex oriente lux* dont se réclament les libres-penseurs épris de progrès tout autant que les bigots les plus traditionalistes.

Certains ecclésiastiques pourtant, au début du siècle, ne se montraient guère effrayés par le paganisme maurrassien. Derrière les hauts murs des collèges catholiques, la mythologie gréco-latine semblait apprivoisée et affadie. Elle n'était plus jugée dangereuse et les adolescents se voyaient autorisés à taquiner les muses. Le tonnerre de Zeus devenait anodin. La légende dorée des dieux et des héros de l'ancienne Hellade ou de la Rome antique se trouvait ainsi récupérée, véritablement aseptisée, débarrassée de tous les miasmes septentrionaux, qui constituaient pour les clercs une sorte de mal absolu. L'Antéchrist venait du froid...

Les dieux maudits, ignorés, perdus dans les brumes du Nord devaient fatalement m'apparaître séduisants, dans la mesure ou ils restaient interdits. Réflexe élémentaire de tout adolescent : la révolte contre l'ordre établi et surtout enseigné. Il se trouve toujours des collégiens pour trouver que pieux et pions ont la même étymologie.



A la religion des autels et des livres, comment ne pas préférer la croyance aux bois et aux sources ? Le Nord, pour moi, c'était d'abord la Nature. La terre contre l'au-delà, si l'on veut. Et la poésie contre le décalogue.

Je ne voyais guère cependant, l'intérêt de remplacer le bon Dieu ou Jupiter par Odin, si ce n'est par goût de l'irrespect, donc de la sagesse. Il me parut bien vite évident qu'il ne fallait pas décalquer l'une sur l'autre les religions antagonistes. Échanger la croix du Christ contre le marteau de Thor n'est qu'un geste rituel. C'est la nature même de la foi qui doit devenir différente. D'un côté, la nuée, et de l'autre, le réel. D'où la nécessité de ne pas lire l'Edda comme une Bible, de ne pas chercher dans la mythologie nordique autre chose que des images et des symboles, des maximes et des récits. Il n'est pas inutiles de le rappeler au seuil de ce petit livre.

L'essentiel de la conception de vie des anciens Nordiques n'est pas codifié, mais suggéré. Leur mythologie doit se traduire et non se subir. Être fidèle à ces dieux maudits, c'est d'abord comprendre, c'est-à-dire, bien souvent, écouter une voix intérieure.

Une fois libéré de l'idée d'un Dieu unique, donc totalitaire, et de ses commandements numérotés et absolus, on découvre vite que le sacré peut être multiple, c'est-à-dire vivant. Alors s'estompe la rigoureuse frontière entre les dieux, les héros et les humains. La religion n'est plus extérieure mais intérieure. Le divin se retrouve au coeur de chacun. Démarche essentielle du paganisme. Les dieux du Nord peuvent se montrer souvent terribles et parfois burlesques, ils restent avant tout familiers. Aucun des neuf univers de la mythologie scandinave n'est insensé. Les voyageurs passent sans cesse de l'un à l'autre. Il n'existe pas d'arrière-monde d'une nature différente.

Le paganisme nordique a finalement mieux résisté aux assauts étrangers que le paganisme méridional. Sans doute, parce qu'il a été vaincu plus tard. Le fait est là, dans son altérité sentimentale. Étudier la mythologie « classique » ne conduit pas retrouver la foi, au sens exact du terme; cela ne dépasse guère l'émotion intellectuelle.

L'évocation des sources antiques, si chères aux poètes et aux peintres du Parnasse, à la fin du siècle dernier, n'est pas un mouvement religieux, mais seulement littéraire et artistique. Sauf, peut-être, pour un personnage aussi singulier que Louis Ménard, dont les *Rêveries d'un païen mystique* demeurent un fort curieux témoignage.

Par contre, pour aborder la mythologie « barbare », j'oserai dire qu'il faut déjà posséder la foi. Non la croyance en un dogme et encore moins la soumission à une chapelle, mais un élan de l'âme vers un ailleurs que les anciens situaient dans cette *ultima Thulé* aux limites septentrionales du monde connu. Aborder l'univers spirituel nordique, dont la mythologie n'est qu'un aspect, ne saurait être un passe-temps ou une curiosité, mais une découverte et une quête, que certains ont naguère comparé à la recherche du Graal. Mais sans la mystique, le Graal n'est qu'un gobelet.

Dans cette optique, le retour à la foi nordique peut fort bien se passer de Thor, d'Odin ou de Frey, qui apparaissent bien davantage comme des figures que comme des idoles.

Il ne faudrait pas trop abuser de l'opposition Nord-Sud, même si ce réductionnisme simplificateur a de quoi séduire les naïfs. Pendant très longtemps, des préjugés méridionaux ont cherché à rendre encore plus obscures les légendes septentrionales. Répondre par d'autres mépris serait d'autant plus stupide qu'il existe une indéniable similitude religieuse entre le monde scandinave et

le monde hellénique, entre l'univers germain et l'univers romain. Les recherches de Georges Dumézil sur la tripartition ont lumineusement démontré la parenté des peuples indo-européens.

Opposer en un affrontement absolu le Sud et le Nord aboutit à gravement mutiler un héritage commun. Il est bon de le rappeler au seuil d'un livre qui veut justement mettre en lumière des dieux maudits, ce qui ne veut pas dire rejeter dans l'obscurité des dieux plus aimables et plus aimés.

Tout familier de la mythologie méditerranéenne ne trouvera pas dans la mythologie scandinave un climat sensiblement différent. Passé le premier moment de surprise provoqué surtout par la consonance de noms inhabituels a qui n'est pas familiers des langues germaniques, tout s'éclaire. Les comparaisons sautent aux yeux, tellement évidentes qu'il n'est pas nécessaire ici d'y insister bien longtemps. Apollon et Balder ne sont pas des ennemis mais des frères, au moins des cousins.

Pour les sectaires de la culture classique, les dieux hyperboréens se confondent plus ou moins avec les divinités lapones. Il serait tout aussi stupide d'identifier les dieux hellènes avec les démiurges levantins. Et il faudra bien réconcilier un jour les dieux celtes et les dieux slaves, écartelés dans la fragile mémoire de nos peuples d'Europe.

Que l'on ne s'y méprenne pas. J'ai voulu rendre la vie aux dieux maudits d'Asgard non pas parce qu'ils seraient « supérieurs », mais surtout parce qu'ils restaient « maudits », c'est-à-dire, par un singulier paradoxe, à la fois méprisés et ignorés. Depuis un millier d'années, il y a eu « déicide » au nord de notre continent. Et en ce domaine, l'Université a longtemps pris la relève de l'Église.

Il ne s'agit donc pas ici de vengeance, mais de justice. Au dieu unique, qui les a naguère vaincus, répondent enfin les dieux différents. Ceux-ci ont longtemps été maltraités par l'histoire, sans doute parce qu'ils étaient les plus purs, comme figés dans la glace d'une lointaine patrie.

De la mythologie scandinave, la plupart des Français ne connaissent guère que la chevauchée des Valkyries, qu'ils imaginent d'ailleurs à travers la transposition lyrique et déjà « méridionale » (ou si l'on veut « classique ») des opéras de Richard Wagner. C'est tout juste s'ils font le rapprochement Wotan-Odin, à l'instar de la comparaison Zeus-Jupiter rabâchée sur les bancs du lycée. Le crépuscule des dieux - que les Nordiques nomment Ragnarok – n'est pour eux qu'un roulement de timbales qui fait frissonner les nuages de toile peinte. Hors cela, tout n'est qu'obscurité.



Il y a plus grave que la niaiserie et c'est la trahison. On a posé la question tout en fournissant déjà la réponse : cette mythologie nordique ne serait-elle pas néfaste, puisqu'on a vu s'abreuver a sa source les apôtres d'un pangermanisme qu'il convient aujourd'hui de remiser au magasin des accessoires du théâtre européen ? Une telle calomnie prouve une méconnaissance totale de l'univers mental ou s'est épanouie la littérature nordique primitive. Dans cette Islande de la haute époque médiévale, sur la terre des glaciers et des volcans, va naître le premier parlement du monde !

Cet Althing, qui réunit tous les hommes libres, impose le respect de la loi commune, c'est-à-dire l'ordre, sans lequel il ne saurait y avoir de liberté. De ces païens islandais, les voyageurs étrangers ont pu dire, stupéfaits : « Ils n'ont pas de roi, seulement une loi ». Aucune nation n'a été plus rebelle au totalitarisme politique ou religieux que ce peuple de l'Atlantique nord, longtemps fidèle au souvenir de ceux des leurs qui avaient fui la dictature des premiers monarques norvégiens.

Sur cette Islande - que l'on peut sans démesure nommer Île sacrée du Nord – va surgir, comme floraison a la fonte des neiges, une prodigieuse littérature héroïque et mystique, dont la puissance, l'originalité et la grandeur séduisent tous ceux qui la découvrent.

Les récits, plus ou moins contemporains de l'âge viking, que l'on nomme sagas et ou s'entremêlent les travaux champêtres, les batailles sanglantes et les navigations hasardeuses, sont désormais de mieux en mieux connus hors du monde scandinave. Il s'en dégage un certain nombre de figures héroïques devenues aujourd'hui assez familières à défaut d'être encore exemplaires.

Le monde des dieux est moins connu que celui des héros. Il apparaît plus abrupt et les textes qui l'évoquent se dressent comme de hautes falaises au-dessus de rivages désolés. Il est difficile d'y aborder et bien davantage encore de les gravir.

Ces textes sont essentiellement constitués par les Eddas et par un ensemble de poèmes, dont on peut supposer qu'ils ne représentent que les fragments d'une immense littérature engloutie, un peu comme le sommet de ces icebergs qui émergent de l'océan et dont les trois quarts disparaissent sous les flots glacés.

On a coutume, en l'opposant aux sagas, de parler de l'Edda. En réalité ce mot désigne deux réalités assez différentes. D'une part, l'Edda de Snorri Sturluson, rédigée vers 1230, et qui comprend entre autres, sous le nom de *Gylfaginning,* ce que Régis Boyer nomme très justement « un véritable manuel d'initiation à la mythologie nordique destiné aux jeunes poètes ».

Quant à l'Edda anonyme, dite aussi Edda poétique ou Edda ancienne, elle restitue une très ancienne tradition orale qui fut, elle aussi, recueillie au début du XIIIème siècle, mais contient de très

nombreux passages archaïques, assez bien préservés de toute influence chrétienne.

Il faut rappeler quand même, pour dater toute cette aventure spirituelle, que l'Islande s'est convertie à la religion du Christ lors de l'Althing de l'an Mil, non par une décision autoritaire d'un souverain mais par un vote, dont le résultat dégagea une majorité longtemps tolérante pour la minorité restée fidèle aux anciens dieux païens.

Des deux Eddas, il n'existe pas de traduction intégrale en langue française. De même, un grand nombre de poèmes d'inspiration mythologique nous sont encore inconnus. Il convenait donc d'en réaliser une sorte de synthèse et surtout de la rendre accessible à un très large public.



Malgré l'habileté technique des versificateurs, malgré les interdits des missionnaires, malgré l'enchevêtrement parfois inextricable des personnages, des symboles et des péripéties, cette mythologie scandinave primitive a été populaire. Elle a inspiré d'innombrables récits de veillée, elle a longtemps attisé les rires et les craintes, les peines et les joies, les rites et les peurs d'hommes simples. Paysans et marins, ils vivaient tous dans l'intimité de ces dieux d'Asgard. Guerriers, ils croyaient mériter un jour le palais étincelant du Valhalla. Ces récits formaient la trame même de leur vie et les aidaient à accueillir sans crainte la mort.

Aujourd'hui, ces dieux maudits ne doivent pas nous apparaître comme des dieux étrangers, ni surtout comme des dieux mystérieux et inaccessibles. Ce livre a pour première ambition de « populariser » leurs aventures...

Ces récits vont apparaître, à l'image même de la vie, fort divers. On y passe tour à tour du merveilleux au grotesque, de l'épouvante à la farce, de la tragédie la plus grave à la comédie la plus folle : cela ne va pas sans horreur ni sans trivialité. Les dieux naviguent allégrement du champ de bataille à la salle de banquet. Ils ripaillent et s'insultent. Nous voici en pleine truculence. Loki lance son fait à chacun. Il traite Freya de putain et Thor de cocu. Odin lui-même n'est pas épargné et devient une ganache de la pire espèce.

On peut trouver choquant ce mélange. Mais c'est celui de toute une vieille tradition européenne, telle qu'elle va se perpétuer pendant tout le Moyen Age et éclater dans l'œuvre écrite d'un Rabelais ou dans l'œuvre peinte d'un Breughel.

Une des grandes leçons de cette mythologie, par ailleurs si incohérente, est peut-être le refus de briser l'unité profonde de la vie. Il apparaît tout aussi naturel, pour les vieux Nordiques, d'assumer son destin en se faisant tuer joyeusement que de ripailler entre deux combats. Il est aussi noble pour eux de brandir une épée que de vider une corne à boire. Ce qui est ignoble, c'est la lâcheté, le mensonge et le parjure.

L'unité de ces récits vient du fait que l'on y retrouve les mêmes personnages – mais dans des situations souvent fort diverses. Elle vient aussi du cadre immuable : les neufs mondes et surtout Asaheim et Jotunheim, car les géants servent de perpétuels « faire-valoir » aux dieux. Les hommes sont presque toujours absents de ces aventures, encore plus effacés que les nains besogneux et les elfes évanescents. Mais ces dieux sont humains, trop humains parfois.

Jean MABIRE